

VIVIANE DUTAUT

«...EL VOLUMEN DE LO HUMANO...»

È difficile parlare di Jacqueline nel segno dell'assenza: lei era la vita stessa, accogliente, calorosa, generosa, appassionata, appassionante – di una giovinezza mai intaccata, presente nel mondo, attraverso il sorriso o l'indignazione. Presente oggi tra noi, oltre il dolore: un'opera monumentale che ha rinnovato lo sguardo su Dante, saggi, poesie – un'opera che continua dopo lo choc della sua improvvisa scomparsa il 3 settembre 2014: il suo ultimo lavoro, la traduzione in francese delle *Rime* di Dante, «la parte più dimenticata della sua opera», sarà pubblicata da Flammarion a inizio novembre.

Per comprendere che cosa lei abbia rappresentato, sia per la Francia che per l'Italia, bisogna cogliere uno di quegli «istanti» che, diceva, bucano la trama monotona del tempo. Parigi, 1958. Nel grigiore del Boulevard Jourdan, appare, un mattino, solare, bionda, bella, libera, nell'alquanto monotona mensa dell'École normale. Arriva dall'Italia – e tutto si anima: racconta di quella penisola che non si conosce, quella dei tempi moderni, di Moravia, Italo Calvino, Carlo Emilio Gadda. Ascolta anche, attenta. Brillante – e, al tempo stesso, un po' fuori dagli schemi. Perché, invece di seguire la via maestra, obbligata, delle lettere classiche, lei sceglie, scandalo, l'italiano. Non era mai stato fatto: l'italiano, allora, era poco considerato. Forte opposizione da parte della direttrice. Ma Jacqueline non demorde, e vince. E già troviamo qui quella congiunzione, alquanto straordinaria in lei, di libertà e tenacità, di sogno e lavoro.

*Agrégation* di italiano, primi lavori su Petrarca, membro del comitato di redazione di «Tel Quel» dal 1967 al 1982, università a Roma, una cattedra di letteratura francese a Roma Tre. Professore notevole, le testimonianze dei vecchi alunni sottolineano la sua attenzione, la sua disponibilità, le nuove prospettive che apriva, il suo rigore. Una delle sue tesiste afferma: «la sua cultura era immensa ma possedeva soprattutto una grande bontà».

Al tempo stesso c'è Dante, una sintesi: *Dante écrivain* (1982), *Dante, une vie* (1999), la traduzione della *Divina Commedia – L'Enfer* (1985), *Le Purgatoire* (1988), *Le Paradis* (1990) – che dà nuovo slancio agli studi danteschi (400.000 copie vendute, afferma l'editore), *Le Prince* di Machiavelli

(2001). Traduce anche, nell'altro senso, Francis Ponge (*Le parti pris des choses*) in italiano (e anche, nel 1990, Claude Esteban, *Diario immobile*, dallo spagnolo). Saggi, poesie (*L'Amour de loin*, *Petits éléments de physique amoureuse*, *Les Instants*). Aveva da poco pubblicato il bellissimo *Les instants les éclairs*, a inizio 2014. Ma Jacqueline aveva anche trovato il tempo, con l'aiuto dell'ambasciatore Jean-Louis Lucet e il rettore Guido Fabiani, di lavorare alla creazione, nel 1996, del Centro di Studi italo-francesi al quale lo Stato francese avrebbe fatto dono della biblioteca dell'ex Centro culturale di Piazza Campitelli.

Innumerevoli le amicizie, italiane e francesi, da Federico Fellini a Yves Bonnefoy, da Philippe Sollers a Antonio Tabucchi, Moravia o Starobinsky, sentendosi francese in Italia, italiana in Francia, ha intessuto per tutta la vita dei legami preziosi tra l'universo culturale italiano e quello francese. Su questo punto, meglio lasciare la parola a Umberto Todini, che l'ha accompagnata durante tutta la vita, e che è stato così generoso da mettere a nostra disposizione un passo dell'introduzione alle *Rimes*: lo ringraziamo infinitamente. Aggiungeremo qualche frammento tratto da *Les instants les éclairs*.

Ma c'è una frase – ed è ancora una volta Umberto Todini che ce la suggerisce – che riassume il senso di tutta una vita: qualche parola tratta dalla *laudatio* con la quale, a Lima, Jacqueline Risset ha ricevuto *in memoriam* il titolo di *Professora honoraria* dell'Universidad del Pacifico: «Integra, con un superlativo senso del dovere, ha vissuto la sua condizione di intellettuale nella chiara coscienza che le sue opinioni – le sue prese di posizione – avrebbero contribuito a costruire la città, la *civis*, la *polis*, e ad ampliare ancora i confini dell'umano» («Integra, con un sentido del deber superlativo, vivió su condición de intelectual con la claridad de quien sabe que sus opiniones – sus posiciones – contribuyen a crear la ciudad, la *civis*, la *polis* y aumentar el volumen de lo humano»).

*Jacqueline Risset, Les instants les éclairs*

Ils trouvent la mémoire, ils révèlent, se vantent. Disent que par eux la vie vaut d'être vécue, même s'ils sont infimes, insignifiants, ou paraissant tels. On ne peut en réalité les juger à la mesure des autres moments ou aspects d'existence. En tout cas, c'est à eux qu'il faut revenir. C'est pour eux, peut-être, qu'a un sens le «il faut». Tout d'abord s'adresser aux premiers, ceux de l'enfance. C'est d'elle qu'arrivent les images suspendues, détachées, lumineuses, celles qui font saisir la logique de la foudre. Il faut et il suffit, peut-être, que l'image soit détachée, séparée par son propre choix des autres images, et du flux qui les portait.

J'ai cinq ans. Je vois une bicyclette avancer dans une rue vide, en bas d'une terrasse blanche. Un arbre, un marronnier sans doute. Je regarde de toutes mes forces celui qui vient sur la bicyclette<sup>1</sup>.

\*\*\*

La théorie des éclairs naît, dans mon expérience, d'un point particulier: la découverte des teintureries, découverte fondamentale, à cause de la nécessité continue de vivre au milieu des dommages irréversibles qui se forment sous l'effet du Temps, du Temps destructeur. Les robes que ma mère faisait pour moi étaient coupées dans de beaux tissus d'ameublement qu'elle achetait dans les foires (...). J'endossais ces vêtements avec délices (et légère stupeur de mes camarades de classe). Mais ils ne duraient pas très longtemps. Dès qu'ils étaient lavés à la maison par la vieille Berthe qui veillait à tout comme elle le pouvait, depuis toujours, ils rétrécissaient irrémédiablement, parfois jusqu'à des tailles tout à fait enfantines, et je devais les abandonner, alors que je m'étais déjà attachée à eux, qui me semblaient être à peu près en accord avec ce que je me sentais être, de l'intérieur, quand je les portais.

Déjà j'étais résignée à cette usure maléfique du temps quand un jour, grâce aux nouvelles ressources techniques, ou plutôt grâce à un nouvel usage familial des ressources de la ville, apparurent les teintureries, c'est-à-dire la possibilité de prolonger l'existence des robes au-delà de leur temps de vie habituel. Ressuscitant les vêtements crus morts et défigurés, les teintureries interrompaient, en un éclair, le temps irréversible, opérant à la façon des instants vainqueurs. L'instant se dresse et résiste. En définitive, on pourrait dire qu'il est, par l'absurde, le seul durable dans un monde voué à la disparition continue: instant, soleil véritable, éclair, soleil et roc.

Mais alors: dois-je conclure que je vis dans un monde à l'envers?

Si je vois l'amour dans cette lumière, lui aussi me paraît engagé dans la même entreprise de sauvetage. Lui aussi, si fragile, est au fond le plus durable. Et l'objet d'amour, même oublié, abandonné, est sauvé par le regard qui l'a saisi et mis hors temps dans la lumière. Les ruptures, les douleurs, l'absence, ne peuvent tuer la mémoire du visage qui se tendait vers l'autre visage, pur, étonné, interrogatif – instant sauvé au-delà de la disparition, du refus, de l'absence.

Il faudrait peut-être élever un monument à la tendresse masculine, précieuse, silencieuse, qui est, quand elle arrive, litote et offrande, musique...<sup>2</sup>

<sup>1</sup> J. Risset, *Les instants les éclairs*, Paris, Gallimard, 2014, p. 9.

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. 145-146.

\*\*\*

On ne vit en réalité qu'une partie de sa vie. Elle s'échappe de tous les côtés, la vivre entièrement est impossible. Il faudrait retenir chaque instant – ô temps suspends ton vol. Mais l'arrêter serait inexact, erroné, injuste. Ce que j'appelle instant est une tentative maladroite de vivre plus à fond ce tissu qui s'enfuit.

Tentatives... Les plus grandes œuvres, les plus parfaites, ne sont pas vraiment autre chose. L'amour est le grand véhicule. C'est lui qui fait sentir l'épaisseur étonnante, celle qu'on ne fait d'habitude que frôler. Étonnante: merveilleuse et épouvantable à la fois – dans le même temps ou à la suite. Et les êtres qui te font l'approcher, de l'une ou l'autre façon, par l'un ou l'autre de ses visages, méritent gratitude<sup>3</sup>.

\*\*\*

*Infine, come una premonizione nella serenità:*

J'entre dans le grand espace noir. Est-ce là le non-savoir? Comme il est naturel, je ne sais pas. Mais je suis prête.

Cependant le ciel s'éclaire lentement vers la droite. Un grand oiseau le traverse, lui aussi vers la droite. Un avion de même. Trois formations de nuages semblables, horizontaux, se déforment peu à peu et deviennent plus sombres à mesure qu'il fait plus clair.

Temps de suspension et d'attente. Attente de rien. Et maintenant sommeil, qui résout la question.

Quelle différence poser entre un sommeil et le sommeil définitif?

C'est là qu'habite le non-savoir, qui n'est pas l'ignorance, qui est l'inconnu.

Il faudrait seulement, quand la question se posera de façon directe, savoir plus ou moins qu'on ne saura pas. Il faudrait – on le souhaite vivement – qu'elle puisse se poser alors sans confusion, sans ajouts, sans lourdeurs inutiles<sup>4</sup>.

### Les Rimes *di Dante*

Par exemple, alors que nous avons dans l'esprit l'image de Béatrice comme objet d'amour unique, figure de l'Intermédiaire par excellence entre l'humain et le divin, et la notion du Paradis comme du Lieu vers lequel ne cesse de tendre depuis toujours la pensée de Dante, tout à coup, parmi les Rimes dites «extravagantes», nous rencontrons une chanson (une seule) où

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 150.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 156.

Béatrice est nommée explicitement: et là nous voyons avec stupeur cette «così gentile» se comporter comme une coquette cruelle et insatiable, qui amène son amant à la mort «par plaisir»; et la «nouveauté» liée au nom bien-aimé change tout à coup de sens et devient nouveauté de mort, au lieu de vie...

Ce doux nom, qui me fait le cœur aigre,  
toutes les fois que je le verrai écrit,  
me renouvellera la douleur que je sens;

Quel dolce nome che mi fa il cor agro,  
Tutte fiata ch' i' lo vedrò scritto  
Mi farà nuovo ogni dolor ch' io sento<sup>5</sup>;

Ici la nomination – la vue du nom écrit – confère une solennité prophétique au malheur ainsi engendré: on a une sorte de serment à l'envers, formulé par un amoureux terriblement ambivalent. Tous les signes sont susceptibles de se retourner de la même façon, au point que le Paradis même n'importe plus:

Et c'est ainsi que je deviendrai mort  
et la douleur se mettra en chemin  
avec l'âme qui s'en va tristement  
et continuellement se serrera contre elle  
lui rappelant la joie du doux visage  
auprès de qui ne semble rien le Paradis.

E per tal verrò morto,  
e 'l dolor sarà scorto  
con l'anima che sen girà si trista;  
e sempre mai con lei starà ricolto,  
ricordado la gio' del dolce viso,  
a che niente par lo paradiso<sup>6</sup>.

L'amour, expérimenté dans sa cruauté déchaînée, perd ici son office ascensionnel, sa capacité de transporter le regard vers le haut: au contraire le souvenir de la joie par laquelle a commencé la douleur d'amour dévalorise le Paradis qui semble pâle. Et ce n'est pas seulement le Paradis qui perd son sens, c'est l'Enfer même, puisque l'âme, toute occupée par le souvenir de l'amour terrestre, ne se soucie pas du châtement qu'elle aura bientôt à subir:

<sup>5</sup> Dante Alighieri, *Rimes*, trad. fr. de J. Risset, Paris, Flammarion, 2014, pp. 15-18.

<sup>6</sup> *Ibidem*, pp. 23-28.

Pensant à ce que d'Amour j'ai senti  
mon âme ne demande autre plaisir  
et ne se soucie point des peines qui l'attendent.

Pensando a quel che d'Amore ho provato,  
l'anima mia non chiede altro diletto,  
né il penar non cura il quale attende<sup>7</sup>.

(Traduzione di Sara Svolacchia)

<sup>7</sup> *Ibidem*, pp. 29-32.